

LA TRINITÉ

DÉFINIE PAR DIEU LE PÈRE

A mon ami Firmin Picard.

" Je suis Dieu, Dieu le Père, et j'engendre en mon sein
 " De toute éternité le Verbe souverain.
 " Cependant que je suis Générateur suprême,
 " Que le Verbe est en Moi le Fils et Dieu lui-même,
 " Tous deux, coéternels et sans succession,
 " Nous produisons l'Esprit par la spiration ;
 " Et, comme à Moi, le Père, ainsi qu'au Fils unique,
 " En procédant de Nous, l'Esprit est identique.
 " Nous sommes tous les trois même Dieu, même Loi,
 " La seule Majesté, la seule Omnipotence,
 " L'unique Jéhovah, l'unique et pure Essence ;
 " Et le Verbe et l'Esprit ne font qu'un avec moi."

Albert Gerland

LA GRANDE SEMAINE

(Voir gravures)

Ce n'est point l'historique du Déicide que nous allons faire : le cadre de notre journal ne nous le permet pas, et d'autre part, ces événements nous émeuvent au point que nous répétons, après Clovis : " Que n'étions-nous là, nous, les Zouaves !... "

Mais il avait été décidé par Dieu lui-même, qu'un Dieu seul pouvait satisfaire à l'Infinie Justice : le moment marqué dans les éternels décrets était arrivé. Celui qui doit être et sera toujours un objet de contradiction entre les hommes allait sortir de sa vie privée et se manifester, dans l'infinie abjection, l'Infini Maître de toutes choses.

Les Juifs—éternellement les têtes dures que nous montrant les Livres Saints—avaient fait au Fils de David le triomphe réservé aux rois ; sur son passage, avaient semé le myrte parfumé, le feuillage gracieux aux suaves odeurs du basilic : mais peut-être, sous les fleurs, eût-on découvert quelque pointe d'épine du *zizyphus spina Christi*, dont, quelques jours plus tard, la même foule stupidement en délire ceindrait son Front divin !

Ce qui s'est fait pour un Dieu, doit nécessairement se faire pour les hommes : ne nous étonnons donc point outre mesure des palinodies, des suprêmes défaillances !

Jésus savait—et Il le sait puisqu'Il est Dieu !—qu'aussitôt son supplice fini, son sacrifice consommé, Il serait oublié des hommes : Il résolut de laisser un souvenir ineffable et ineffaçable et que nul ne pourra, ni maintenant, ni même éternellement, supprimer.

Avilissant plus encore l'Infinie, Il l'enferma, par sa Puissante Volonté, dans l'infinie nullité d'un peu de pain !

Un jour, le Vicaire du Christ à Rome, saint Pierre, le premier Pape, résolut d'envoyer un apôtre de la Bonne Nouvelle en une ville des Gaules, ville célèbre par la science et les qualités éminentes de ses habitants : prenant l'une des plus insignes reliques d'entre les plus touchantes actions du Maître, la sainte Nappe sur laquelle s'était consommé le mystère eucharistique, Pierre la donna à son disciple qu'il venait de sacrer évêque, et lui dit :

" Je te bénis, mon fils. Va vers ce peuple des Gaules dont le renom de science a traversé les Alpes, et dis-lui d'adorer Celui qui s'est immolé depuis la Sainte-Cène jusqu'à la fin des temps. Et tu lui montreras, comme preuve, cette Nappe sainte, sur laquelle, Lui appuyé, Il incarna sa Divinité et son Humanité dans un peu de pain, comme aussi dans un peu de vin ! "

Cette ville, c'était Vienne, dans l'Isère, l'ancienne province du Dauphiné : c'est là que, depuis le premier siècle de l'ère chrétienne, on vénère cette relique insignie, dont nous donnons une gravure exacte.

Mais après s'être donné de cette façon pour toujours et pour chaque jour, le Christ devait livrer aux bour-

reaux son corps devenu divin, afin que la vie matérielle fût ôtée, durant quelques heures, de ce corps dont le sang versé pût servir à effacer les crimes du genre humain.

Dans la nuit qui suivit la sainte Cène, Jésus se retira avec trois disciples au Jardin des Oliviers. Les laissant à quelques pas de Lui, Il se rendit en une grotte, et là, en pensant à ce que nous valons, à ce qu'Il devait faire, Il eut les affres de l'agonie la plus atroce : l'agonie de l'esprit dans le plus sublime amour—l'agonie du corps avec toutes les sueurs et les transes du dernier instant.

Cette grotte célèbre fait l'objet d'une autre de nos gravures.



LA SAINTE COURONNE

Dès que, par un excès de sa Toute-Puissance, l'Homme-Dieu eût permis aux soldats de s'emparer de Lui, Il fut conduit devant le prince des prêtres, qui l'accusa de blasphème ; devant le proconsul romain, qui ne Lui trouva aucun tort ; enfin, devant cette ombre de roi des Juifs, homme sans cœur et sans énergie, qui fit mettre sur l'auguste tête du Christ la sainte Couronne, rapportée en France à la suite des Croisades au XIII^e siècle.

Saint Louis, roi de France, reçut la vénérable relique que lui-même porta nu-pieds, la tenant sur un coussin de brocart d'une grande richesse. Le grand roi traversa ainsi Paris jusqu'à la Sainte-Chapelle, qu'il avait fait construire pour y placer des reliques de la vraie Croix, d'autres très insignes, quand il eut la joie de recevoir la sainte Couronne d'épines. Le reliquaïre que le saint roi avait fait faire avait été remplacé par un autre de mauvais goût. Le cardinal Richard, arche-

vêque de Paris, résolut d'en faire faire un plus en rapport avec la grandeur du souvenir : c'est la photographie de ce dernier reliquaïre que nous avons le bonheur de communiquer à nos bienveillants lecteurs.

Les deux-tiers du tube de cristal, tube de dix pouces de diamètre, sont recouverts d'un travail d'or, représentant une couronne d'épines de jujubier, toute sertie de diamants, de rubis, de pierres précieuses, ayant trois écussons d'un côté : les armes du chapitre métropolitain—saint Denys—sainte Geneviève ; trois écussons de l'autre côté : le Christ—les armes de Paris—le sceau de saint Louis. Le dernier tiers reste à nu, afin que les fidèles puissent voir cette couronne du Roi des rois.

Continuant sa voie du martyre, la douce Victime arriva en une rue centrale de Jérusalem où une femme du peuple, émue à la vue des souffrances innarrables de Jésus ; épouvantée devant ce visage du plus beau des enfants des hommes, visage couvert de sang, de cicatrices, de crachats et de boue, saisit le mouchoir précieux que les femmes de Judée se mettent sur les épaules aujourd'hui encore ; s'avançant vers Jésus, elle épongea, avec des tendresses pleines d'angoisses, la douce Face toute méconnaissable...

O prodige ! sur le linge pieux, voici qu'en traits indestructibles s'est fixé le visage, avec ses marques des sauvages fureurs d'une foule bestiale, avec ses larmes dont une seule vaut plus que ne valent tous les univers et leurs créatures !

Ayant achevé son ignominieux voyage, le Christ fut fixé sur un infâme gibet que, par raffinement de cruauté, on l'avait forcé de porter jusqu'au sommet du Golgotha...

Et le ciel amoncela ses noirs nuages ; le soleil s'éteignit durant ces instants terrifiants où l'homme tuait son Dieu ; les tombeaux s'ouvrirent, les morts, stupéfiés, se refusant à croire un tel forfait...

L'Eternel et son âme humaine avaient délaissé sur la Croix l'incarnation de Dieu-Homme. Les Juifs, après L'avoir percé d'une lance, voyant que la vie était suspendue, Le descendirent et L'enveloppèrent d'un linceul, que le riche Joseph d'Arimathie avait apporté, puis Le portèrent au tombeau.

Mais, Lui, le Maître, Il avait dit : " Le troisième jour, Je ressusciterai. " Le troisième jour avait commencé de luire à l'horizon, embellissant du plus radieux sourire toute la création.

Tandis que, tout en pleurs, les saintes Femmes s'avançaient vers le tombeau, espérant, d'une manière ou d'une autre, pouvoir contempler encore les traits vénérés du Sauveur.

Mais qui ôterait l'énorme pierre glissée à l'ouverture du tombeau taillé dans le roc ?

Mais non : elle n'y est plus, cette pierre ! La voici, inversée devant la grotte.



LE CHRIST AU LINCEUL, tableau de J.-J. Henner